

# 1

*Désert de Sonora  
À une heure de route de Maricopa, Arizona  
Début mai*

**R**ocaille et poussière, broussailles et cactus, et la lumière aveuglante du soleil implacable. Personne ne vient jamais là.

La poussière de deux véhicules tout-terrain s'éleva dans l'air immobile, alors qu'ils sautaient et dérapaient sur l'immensité aride. En tête, le grand 4x4 Subaru argenté s'arrêta sur les cailloux dans un crissement de pneus, les portières s'ouvrirent et trois hommes descendirent.

L'un d'eux ne voulait pas être là. Il se distinguait des deux autres, non parce qu'il était l'unique Japonais et qu'ils étaient blancs et européens, mais parce que c'était le seul avec un .45 automatique pointé sur la nuque et les poignets liés dans le dos. Du ruban, pas de la corde.

La corde allait laisser une marque, et ses ravisseurs ne le voulaient pas. Un morceau de ce même ruban de toile argenté était fermement appuyé sur sa bouche, étouffant ses cris. Son tee-shirt était détrempé par la sueur.

Ses ravisseurs connaissaient son nom – Michio Miyazaki – et son métier – scientifique. À part ça, la raison de ce qui lui arrivait ici ne les concernait pas.

La Jeep Cherokee rouge vif qui suivait la Subaru se gara à côté. Sa conductrice coupa le moteur, descendit, passa ses doigts dans ses cheveux blonds et essuya la sueur sur son jean. Il n'y avait aucun bruit, hormis le crépitement du métal brûlant et les faibles protestations du prisonnier quand les deux hommes l'éloignèrent manu militari des véhicules.

La Jeep appartenait à Miyazaki, tout comme le matériel technique à l'arrière. Une fois toute cette affaire terminée, on aurait l'impression que le scientifique était venu là en mission de recherche pour prélever des échantillons.

Cela cadrerait avec son profil. Il était célibataire, vivait seul, sans enfants, aspirait à la solitude et était en mauvaise santé. Personne ne se poserait de question sur ce qui allait se passer. La femme contourna la Jeep jusqu'au côté passager, ouvrit la portière et sortit le petit récipient près duquel elle avait péniblement traversé le désert. Voilà un objet qui n'appartenait pas à Miyazaki. C'était une boîte à goûters en plastique bleu pâle, percée de petits trous sur le couvercle.

Ce qu'elle renfermait ne pesait presque rien. La femme l'écarta d'elle et la tint à bout de bras. De son autre main, elle saisit un sac à bandoulière posé sur le sol de la voiture, claqua la portière et rejoignit les autres au trot.

Quand elle arriva à leur hauteur, elle entendit le prisonnier les supplier à travers son bâillon.

Tous l'ignorèrent.

— Ça ira, déclara le plus grand des deux Blancs dans leur langue en jetant un regard alentour.

Le trapu aux muscles bandés sous sa chemise en coton maintenait le .45 sur la tête de Miyazaki.

La femme posa le récipient sur le sol et recula, heureuse de s'en éloigner. Elle plongea la main dans son sac et sortit une paire d'épais gants en cuir. Jeta le droit à son collègue, puis le gauche.

— Fais-le, toi, dit-elle. Je ne touche pas à cette chose.

Le grand enfila les gants. L'homme à l'automatique balaya l'espace de son pied, et Miyazaki s'écrouta dos contre terre. Il pleurait à présent, les larmes formant des rigoles sur son visage poussiéreux.

Le grand s'approcha de la boîte et s'accroupit. Les autres le regardèrent ouvrir le couvercle avec force précautions, soulever un coin, y plonger sa main gantée et se relever, la chose dans son poing.

Miyazaki se mit à se débattre et à protester avec une énergie renouvelée quand il vit le scorpion brun luisant piégé entre les doigts de l'homme. Il avait consacré sa vie à une petite sphère spécialisée de la science, mais il connaissait assez les autres disciplines pour voir que ces gens avaient bien travaillé. C'était là un scorpion d'écorce d'Arizona, l'un des arachnides les plus mortels au monde.

Miyazaki ne pouvait quitter la créature des yeux alors que le grand s'avançait vers lui en souriant. Plus le scorpion approchait, plus Miyazaki luttait pour se défaire de ses liens. Il le voyait se tortiller, battre l'air de sa longue queue, l'aiguillon boursoufflé de venin. Il n'était plus qu'à vingt centimètres au-dessus de sa poitrine qui se soulevait. Miyazaki sentait son cœur battre dangereusement vite.

L'homme lui lâcha le scorpion dessus.

Il retomba sur ses pattes et se figea, comme s'il évaluait prudemment son nouvel environnement.

Miyazaki commença à bredouiller, chaque muscle de son corps hurlant de douleur alors qu'il cherchait à voir la chose perchée sur son torse.

Mais le scorpion préféra fuir. Il détala, glissa le long de ses côtes et retomba sur le sable.

— Merde.

Le grand se précipita là où la créature essayait de s'enfoncer et la souleva. Du sable fila entre ses doigts quand il enserra fermement le scorpion dans sa paume.

— Réessaie, dit la femme.

Le grand opina. Il admira la créature. Ces choses étaient résistantes. Elles existaient depuis des millions d'années, immuables, parfaites.

Et elles seraient toujours là longtemps après que l'humanité se serait anéantie.

Il ne voulait pas lui faire de mal, juste la stresser un peu et activer ses mécanismes de défense primitifs.

Il la serra fort et la secoua, sentant à travers le gant son épaisse carapace se tortiller. Puis il la tint au-dessus du cou exposé de Miyazaki, où la sueur s'amoncelait dans le creux à la base du cou, et la laissa tomber une deuxième fois.

La créature atterrit sur la peau de Miyazaki, défenses dressées, prête à frapper. L'aiguillon partit, plus vite qu'un serpent à sonnette, et toucha sa cible.

Le scientifique cria derrière le ruban et s'agita sur le sable alors que la créature détalait.

Ses ravisseurs repérèrent sans mal où le scorpion l'avait piqué, une piqûre d'épingle livide qui enflait déjà sur son cou à deux centimètres de la jugulaire.

— Ça devrait aller, dit la femme par-dessus les cris de terreur étouffés.

— Je m'en vais dégommer cette foutue bestiole, dit le trapu, les yeux fixés sur le scorpion qui se précipitait vers l'abri des rochers.

Il leva son arme et visa.

La femme lui abaissa le bras d'une tape.

— Pas de coup de feu.

— Ouais, laisse-le, ajouta le grand.

Le trapu haussa les épaules et rangea le pistolet. Ils observèrent le prisonnier. Ses mouvements se faisaient déjà plus lents, ses yeux remontaient dans leurs orbites alors que le choc toxique commençait à arrêter son cœur malade. Une minute plus tard, il avait fini de convulser et de battre l'air.

Son dos arqué s'affaissa contre le sable, sa tête roula sur le côté et y resta.

Le grand s'accroupit près du corps et se servit d'un couteau pliant pour couper le ruban qui retenait les poignets du mort. Quand ce fut fait, il arracha le bâillon.

— Bon, habillons-le pour obtenir le résultat voulu, dit la femme.

*Chaîne des Picos de Europa*  
*Côte nord de l'Espagne*  
*Deux jours plus tard*

Les tueurs démarrèrent tôt. Sept heures du matin, le soleil bas luisait au-dessus des pics montagneux.

Ils avaient roulé jusqu'au bout de la piste. La limite des arbres était tout en bas. Le vent froid secouait le fourgon et rendait difficile l'ouverture de la portière. La femme descendit du véhicule et frissonna.

Elle saisit les jumelles Minolta pendues à son cou, balaya le versant de la montagne, en haut, en bas, à gauche et à droite. Roches et arbustes, rien d'autre.

Ses deux collègues sortirent et contournèrent le fourgon pour la rejoindre.

— C'est bon ? demanda le grand sans un sourire.

— Finissons-en.

Elle repartit vers l'arrière du fourgon, ouvrit les portières.

Julia Goodman cligna des yeux quand elle prit le soleil en pleine figure. Elle avait le cœur au bord des lèvres et ne parvenait pas à contrôler le tremblement de ses mains.

Elle savait ce qui l'attendait. Elle le savait depuis des jours. Mais pas comment ils allaient s'y prendre.

— Allons-y, dit la femme.

— Pitié.

Julia avait si souvent répété ce mot qu'il semblait avoir perdu toute signification. Mais elle ne pouvait que continuer à le dire et espérer. Ses yeux étaient noyés de larmes.

— *Pitié.*

La femme la regarda, impassible.

— Je suis tellement désolée.

Cela aussi, Julia l'avait beaucoup répété.

— Je suis désolée de ne pas avoir réussi à la faire marcher. Je...

— Économise ta salive.

Jetant un dernier regard alentour, les deux hommes tirèrent Julia hors du fourgon. Elle lutta et donna des coups, mais ils la tenaient fermement, et le vent emporta ses cris.

La femme alla jusqu'à la portière latérale, la fit glisser et sortit le blouson matelassé, les chaussures de marche, le sac à dos. Leur contenu avait été intégralement vérifié et révéifié, jusqu'aux clés de la Renault Espace bleue louée au nom de la prof d'université deux mois plus tôt.

La Renault avait déjà été transportée dans un entrepôt caché non loin. D'ici à ce que l'accident soit signalé, la voiture serait là à attendre que la police la trouve.

Une fois encore, ils avaient pensé à tout. Comme toujours, dans le moindre détail. C'est pour cela qu'ils étaient payés.

La femme transporta le matériel jusqu'à Julia et le jeta à ses pieds.

— Enfile ça.

Julia obéit, pleurant sans pouvoir s'arrêter et agitée de tels tremblements qu'elle avait du mal à faire ses lacets.

— *Pitié, répétait-elle. Pitié.*

— Tu veux mourir autrement ?

— Je ne veux pas mourir, sanglota-t-elle.

Elle tomba à genoux et s'effondra sur le sol rocailleux.

— Je ne veux pas.

Les hommes la relevèrent brutalement par les bras et la

maintinrent pendant que la femme saisissait le sac à dos, lui enfilait les sangles autour des bras, puis allait se placer devant elle pour fermer les attaches.

Les genoux de Julia flanchèrent. Trop faible pour résister, elle laissait échapper de petits gémissements.

— Tu vois ? dit la femme. Ça sera beaucoup plus facile si tu ne résistes pas.

À une vingtaine de mètres du lieu où ils étaient garés, le terrain s'inclinait fortement vers le bord du précipice.

La femme et les deux hommes conduisirent Julia sous étroite surveillance dans cette direction.

— Pitié, ne faites pas ça, supplia Julia, désespérée. Je vais encore essayer. Je travaillerai plus dur. Je peux réussir. Je sais que je peux. Donnez-moi une autre chance. Un peu plus de temps. Je...

— La ferme, intima le grand, et elle obéit.

Puis, avec un soudain regain d'énergie, elle se libéra de leur emprise. Le trapu tendit les mains vers ses cheveux. Elle donna un coup de sa chaussure de marche et il hurla de douleur quand le bout ferré rencontra son tibia. Elle se précipita loin d'eux, rampant sur les rochers.

Elle n'alla pas loin avant qu'ils la rattrapent et la ramènent. Dix mètres jusqu'au bord. Cinq. Trois. Un à-pic vertigineux de trois mille mètres. Le vent lui fouettait les cheveux sur le visage, les collant à ses larmes. Elle laissa échapper un cri quand elle regarda en bas.

— Jolie vue d'ici, dit le trapu, grimaçant encore de sa douleur au tibia.

Puis trois paires de mains fermes la poussèrent brutalement en bas de la pente vers le bord. Elle perdit pied, s'écroula et roula, essayant d'agripper pierres et roches, tout ce qui pourrait arrêter sa course tandis qu'elle glissait vers l'à-pic. Le bout de ses doigts trouva une fissure dans une roche, et elle cessa soudain de chuter, les jambes pendant

dans le vide. Le regard fou, les lèvres retroussées, elle respirait rapidement.

— Merde, siffla la femme. Pourquoi faut-il toujours qu'ils fassent les difficiles ?

— Ne me laissez pas tomber, les implora Julia. Aidez-moi. Pitié. Ne me laissez pas mourir.

— On pourrait la laisser, dit le grand. Elle tiendra pas longtemps.

La femme secoua la tête.

— Je veux la voir basculer.

Elle réfléchit aux différentes options. Trop risqué de ramper en bas de la pente jusqu'au bord pour lui faire lâcher prise. Un grand bâton pourrait faire l'affaire, mais il n'y en avait pas à proximité. Elle aperçut une pierre à la surface irrégulière et la souleva, la soupesa dans sa main. La taille et le poids étaient corrects.

— Non ! cria Julia d'une voix tremblante.

La femme envoya la pierre en l'air. Elle atteignit Julia sur la pommette. Julia lâcha la roche et dégringola dans le vide avec un hurlement guttural qui mourut tandis qu'elle tournéboulait et roulait jusqu'aux rochers en dessous.

Quatre longues et interminables secondes plus tard, le cri s'arrêta net, tout comme la vie de Julia Goodman.

Puis les tueurs revinrent au fourgon d'un pas tranquille, en silence, se demandant que faire du reste de la journée.